

# LA RANCON DE LA GLOIRE



Ein Film von Xavier Beauvois  
Frankreich, Schweiz, 115 Min.

**Start: 6. August**

**Verleih:**

Praesens-Film AG  
Münchhaldenstrasse 10  
Postfach 919  
CH-8034 Zürich  
Tel.: +41 44 325 35 25  
info@praesens.com

**Presse:**

Anna-Katharina Straumann  
aks@praesens.com

## SYNOPSIS

Vevey, Ende der Siebzigerjahre. Nach seiner Haftstrafe wird Eddy von seinem alten Kumpel Osman zurück in der Freiheit empfangen. Bei ihm und dessen Tochter Samira findet er vorübergehend ein neues Zuhause. Als sie im Fernsehen vom Tod Charlie Chaplins erfahren, hat Eddy eine Idee: Er und Osman sollen Chaplins Sarg verschwinden lassen und von der vermögenden Familie Chaplin ein Lösegeld für die Leiche verlangen.

Doch Eddy und Osman haben die Rechnung ohne Chaplins Chauffeur Crooker und die Waadtländer Polizei gemacht. Werden die stümperhaften Kleinganoven trotzdem zu ihrem Geld kommen?

Xavier Beauvois (DES HOMMES ET DES DIEUX) hat aus einem realen Ereignis eine wunderbar makabere Komödie und eine feinsinnige Hommage an den grossen Stummfilmstar Chaplin geschaffen. Neben Chiara Mastroianni, der Tochter von Marcello Mastroianni und Catherine Deneuve, spielen auch die Enkelin und der Sohn Chaplins mit.

## ENTRETIEN AVEC XAVIER BEAUVOIS

Comment le projet de LA RANÇON DE LA GLOIRE est-il né ?

De Chaplin, tout simplement. Un jour, mon épouse et moi regardions LES FEUX DE LA RAMPE en DVD. C'était il y a cinq ans au moins, avant DES HOMMES ET DES DIEUX. On a beau connaître Chaplin, on est toujours bluffé de découvrir dans ses films une inépuisable mine d'idées. À ses débuts, le cinéma existait à peine, les films duraient deux minutes... Il a tout inventé. Chaplin, le premier, a véritablement creusé les possibilités du cinéma. C'est pour cela que je tenais à ce qu'il y ait dans le film la photo le montrant avec une pelle, en train de creuser les fondations du studio des Artistes Associés, cette pelle faisant écho à celle que vont utiliser mes deux personnages pour déterrer son cercueil... Peut-être même est-ce, par association d'idée, cette image de creuser le cinéma qui m'a remis en tête l'affaire du cercueil volé.

C'est une histoire que vous connaissiez bien ?

Non, je ne la connaissais que très vaguement. Mon épouse, Marie-Julie Maille — qui a monté LA RANÇON DE LA GLOIRE, ainsi que DES HOMMES ET DES DIEUX — n'en avait pas entendu parler. Elle a d'abord cru que je plaisantais, ou qu'il s'agissait d'un canular. Une recherche rapide sur Internet a confirmé que non. Chaplin est mort le jour de Noël 1977, dans son manoir de Vevey, en Suisse. Trois mois après son enterrement, deux immigrés pauvres, l'un polonais, l'autre bulgare — deux « charlots », dira le procureur lors du procès — ont eu l'idée de voler son cercueil et d'exiger une rançon à la famille... Je me suis dit : voilà un film.

Chaplin et son cinéma ont-ils toujours été importants pour vous ?

Bien sûr. Petit, il y a des héros qui vous font rêver, voyager : Fantômas, Tarzan... Mais quand on découvre Chaplin, l'évidence d'avoir affaire à des chefs-d'oeuvre est tout de suite là. Je tenais à ce que le film montre cela, le génie de Chaplin acteur et réalisateur. Il y a un moment des LUMIERES DE LA VILLE (CITY LIGHTS, 1931). Il y a aussi un extrait de LA CURE (THE CURE, 1917). L'idée m'a été soufflée par Jean Douchet. Ce qui m'a plu c'est que Chaplin montre son corps, ses jambes, son torse. On le voit en entier. Il assiste à un massage musclé au bord d'une piscine. Il ne fait rien : pas de grimaces, pas de gestes... Il regarde, c'est tout. C'est une leçon de cinéma. Je dirais même : une leçon de cinéma moderne.

Quelle a été la première étape de travail, une fois décidé de tirer un film de cet incroyable fait divers ?

Il a d'abord fallu creuser davantage. Je voulais tout savoir. J'ai appelé mon ami Jean-Eric Troubat, qui travaille dans la police et avait participé à l'écriture du PETIT LIEUTENANT (2005). J'ai pu grâce à lui prendre contact avec la police suisse. Elle ne pouvait pas nous aider, m'a-t-on répondu, sans l'accord de la famille Chaplin. Je me suis donc tourné vers elle, par l'intermédiaire d'une fondation. La réponse a tout de suite été positive, sans conditions. Le succès de DES HOMMES ET DES DIEUX a sans doute facilité les choses... J'ai eu plein accès aux

archives. J'ai pu lire la correspondance entre les ravisseurs et Oona O'Neill, la dernière épouse du cinéaste, et même voir l'endroit où il a été réenterré.

Quel a été votre parti pris d'adaptation ?

Avec Etienne Comar — qui avait déjà co-écrit *DES HOMMES ET DES DIEUX* —, il a été vite clair qu'il fallait affranchir le film du fait divers. Le plan conçu par ces deux hommes est tellement abracadabrante qu'on ne peut pas vraiment leur en vouloir. C'est en me faisant cette réflexion que j'ai commencé à voir l'histoire sous un autre jour, celui d'un conte humoristique. J'ai pensé que pour Eddy et Osman, voler ce cercueil pourrait être l'équivalent de trouver la lampe d'Aladin. Une fois déterrés, le génie Chaplin sort de sa bouteille. C'est la signification du plan aérien qui suit la scène du cimetière : l'esprit bienveillant, tout-puissant de Chaplin flotte désormais au-dessus de son propre corps. À un moment, le majordome a cette phrase : « Monsieur est de retour sur le devant de la scène ». Il est heureux car, depuis le départ de son patron, il ne se passe plus rien... Chaplin n'éprouve aucune colère contre ses ravisseurs, il leur est au contraire reconnaissant de lui permettre d'effectuer un come-back ! Il leur accorde donc un vœu à chacun. Eddy a cinquante ans, il est au chômage, il n'a rien fait de sa vie, et voici que soudain il est propulsé sur une scène et applaudi. Quant à Osman, il trouve une solution pour payer l'opération de sa femme.

Les choses se sont-elles en effet passées ainsi ?

Non. Tout est inventé. Il n'y avait aucune femme malade. J'ai créé une urgence qui n'existe pas dans le fait divers. Quelle était la véritable situation des deux ravisseurs ?

L'un était plus roublard que l'autre, qui n'était même pas au courant du montant réel de la rançon demandée. Plus tard, sa femme s'est excusée auprès de Mme Chaplin, qui a bien voulu pardonner. J'ai des scrupules à parler d'eux car ils ont réussi à se faire oublier. Je ne voudrais pas que mon film attire l'attention sur eux. En revanche je peux dire que tous deux avaient fui le communisme. Ce qui est drôle, car Chaplin avait fui les États-Unis pour la raison inverse, parce qu'on le soupçonnait d'être communiste. Dans le film, la famille Chaplin fait face aux événements avec sérénité. En vrai, ils étaient plutôt tendus. L'affaire s'éternisait et les ravisseurs menaçaient de tirer sur les enfants de Chaplin... Qui, de leur côté, étaient tout fiers d'aller à l'école accompagnés de gardes du corps !

Au bout du compte, qu'est-ce que *LA RANÇON DE LA GLOIRE* garde du fait divers ?

Au moment d'attaquer l'écriture, je n'ai pas voulu me replonger dans le dossier. Je n'ai travaillé qu'à partir de mes souvenirs. Il vient toujours un moment où il faut oublier tout ce qu'on sait. Ce sont donc finalement moins des faits que des lieux ou des détails qui ont trouvé place dans le film. Le tribunal par exemple : celui que vous voyez est celui dans lequel le duo a été jugé. J'ai également gardé certains extraits de la plaidoirie, la longue citation d'Hamlet par le procureur, l'emploi étonnant — et juste ! — du mot « charlot »... Surtout, j'ai tourné dans le vrai manoir de Chaplin. Vous vous rendez compte ? C'était magique... Chaplin s'y est installé au milieu des années 1950 et y a vécu jusqu'à sa mort. Depuis des années, il est

question d'en faire un musée. Heureusement pour moi, des complications retardent le projet. Tout est donc encore tel quel : la bibliothèque, le piano, la chambre...

Le cimetière du film est également celui où Chaplin est enterré ?

Oui. Nous avons tourné à douze mètres de sa tombe ! J'avais parfois l'impression d'être observé, j'étais tenté de me retourner... Le tombeau est simple. Il y est juste inscrit « Charlie Chaplin ». Sans même « Sir ». Son manoir aussi, tout en étant immense, n'a rien d'ostentatoire.

Quels étaient les difficultés et les enjeux liés à la reconstitution de la fin des années 1970 ?

L'enjeu principal était d'éviter d'agresser le spectateur par une volonté trop ostentatoire d'exactitude. C'est une époque que j'ai vécue, je ne voulais pas qu'on voie trop le « cinéma »... Tout devait bien sûr être parfait : les voitures, les fringues, les camions... Mais cette perfection devait être assez discrète pour donner l'illusion au spectateur que le récit, s'il ne se passe pas aujourd'hui, a lieu maintenant, en quelque sorte. Je voulais notamment qu'Eddy et Osman soient habillés de telle manière qu'on ne se retournerait pas sur leur passage, aujourd'hui. C'était un dosage délicat à trouver : comment reconstituer sans en faire trop...

C'est la première fois que vous tournez un film en costumes. La première fois, surtout, que vous vous aventurez du côté de la comédie.

J'en avais envie depuis longtemps. Je savais qu'il est plus dur de faire rire que de faire pleurer. Il faut du courage car il faut oser prendre des risques. Jusque-là, il y avait toujours eu de l'humour dans mes films, mais c'était un humour « normal ». C'était l'humour qui appartient aux personnages, celui que tout le monde ose dans n'importe quelle situation, notamment quand le moment est grave, pour prendre un peu de distance. Pour LA RANÇON DE LA GLOIRE il fallait trouver un humour du film, et ne pas se contenter de touches d'humour dans le film.

Roschdy Zem joue Osman, le naïf, et Benoît Poelvoorde interprète Eddy, le roublard. Le premier joue dans N'OUBLIE PAS QUE TU VAS MOURIR (1995) et dans LE PETIT LIEUTENANT (2005). C'est votre première collaboration avec le deuxième. D'où est venue l'envie de les filmer ensemble ?

Ce sont deux acteurs géniaux et très différents : Roschdy est comme une Rolls avec chauffeur et Benoît comme une Porsche turbo... Roschdy est très calme. Il commence à réfléchir très en amont. Son personnage existe avant même de donner le premier coup de manivelle. Sur le plateau, Roschdy était Osman. Quoi qu'il arrive, tant que je n'ai pas dit : « coupez », il n'y a pas Roschdy Zem mais son personnage, prêt à réagir au moindre imprévu. Et quand c'est fini Roschdy laisse son personnage au vestiaire, pour reprendre une expression qu'il aime bien. Il fallait un comique exceptionnel pour interpréter Eddy. J'ai immédiatement pensé à Benoît Poelvoorde. Je ne le connaissais pas personnellement. Je lui ai envoyé le scénario. Deux jours plus tard, il était chez moi, en Normandie, et nous parlions du film... Ce genre d'engagement est fondamental pour moi. Je n'aurais pas imaginé que nous nous entendrions si bien. Nous

nous sommes vraiment trouvés. Nous partageons de nombreuses passions, et peut-être quelques folies. Nos origines aussi nous approchent. Je le considère aujourd'hui comme un frère. Il suffit de demander à Benoît de tourner une situation en gag et il le fait. Comme dans la scène de la cabine téléphonique, quand il se bouche le nez. La même scène et le même texte, sans le travail comique de Benoît, n'auraient rien de drôle. Benoît parvient à incarner tous les états d'âme d'Eddy. Si on faisait un tirage de chaque photogramme de LA RANÇON DE LA GLOIRE, on n'en trouverait pas deux où il a la même tête. Benoît me permet de repousser les limites d'un film. De mon côté, je fais des plans assez longs pour laisser de l'espace aux comédiens...

Est-ce que cela signifie que vous laissez une place à l'imprévu ?

Bien sûr. Même si le scénario doit être parfait, le tournage sert à le détruire, à aller ailleurs. On a beau imaginer les scènes dans les moindres détails, le réel est toujours plus complexe, plus intelligent aussi. Une fois que les choses sont en place, l'énergie est telle qu'elle remet tout en cause. On s'aperçoit alors que des scènes ne fonctionnent plus. J'avais par exemple prévu d'illustrer les fantasmes d'Eddy et d'Osman s'imaginant leur vie après avoir touché la rançon. Eddy se voyait en train de lire, en peignoir, dans un palace, des domestiques jouant du piano rien que pour lui. Osman se voyait avec sa femme et sa fille, dans une maison magnifique. J'avais pensé à un passage similaire, dans DODES'KADEN de Kurosawa. Le jour venu, ces scènes avaient perdu tout intérêt à mes yeux... J'en ai parlé à Benoît. « Pourquoi est-ce qu'ils n'écouteront pas de la musique ? », m'a-t-il dit. Cela m'a semblé une bonne idée : au lieu d'illustrer les fantasmes d'Eddy et d'Osman, les suggérer par la musique. Nous avons fouillé dans son iPod. Nous sommes tombés sur Zoo Be Zoo Be Zoo. Je lui ai proposé d'improviser la scène à partir de ce morceau. Dans les deux premières prises, Roschdy ne voulait pas danser. Quand, au bout de la troisième prise, Roschdy s'est levé, j'ai même cru que c'était pour s'en aller ! Mais non, il s'est mis à danser... Ce sont les moments que je préfère, plus que l'écriture du film, plus que le montage : ceux où un comédien vous fait cadeau d'une action ou d'un geste imprévu.

Comment avez-vous trouvé Seli Gmach, qui joue la fille d'Osman ?

La directrice de casting a passé une annonce sur internet et organisé des auditions que j'ai visionnées ensuite. Celle de Seli était la quatrième. Elle y racontait que, originaire de Tunisie, elle avait été adoptée par une famille française et qu'elle vivait dans un village de trois maisons, à deux heures de Dijon. Elle était tellement extraordinaire que je ne suis pas allé plus loin. J'ai décidé d'aller la voir chez elle. Roschdy a insisté pour m'accompagner. Nous avons fait quelques essais dans la cuisine de ses parents. Sur le plateau, au bout de deux heures, Seli avait l'assurance de Catherine Deneuve ! Elle a tout de suite compris que, au lieu de s'isoler dans un coin à répéter son texte, il était important de discuter avec Poelvoorde et Roschdy, de plaisanter avec eux... Elle savait où se tenir et comment.

Et Peter Coyote, pour interpréter le rôle du majordome, Crooker ?

Brigitte Moidon m'avait préparé un dossier bien épais. Le premier était Peter Coyote. J'ai immédiatement pensé : très bonne idée. Cela a été ma première expérience avec une star américaine. On dit que les acteurs, à Hollywood, sont tous des professionnels irréprochables. Lui l'est, en tout cas, avec le talent et la gentillesse en plus.

Outre la comédie, la singularité de LA RANÇON DE LA GLOIRE par rapport à vos précédents films est la présence d'une seconde histoire à côté de la première : d'un côté vous racontez l'enlèvement du cercueil de Chaplin, de l'autre l'initiation d'Eddy au cirque. Ces deux histoires ont-elles été d'emblée présentes ?

Cela m'a paru tout de suite une évidence : Charlie Chaplin et le cirque... Chaplin allait souvent au cirque, en Suisse, en simple spectateur. Quand il entrait, tout le monde se levait pour le saluer et lui rendre hommage. Il avait l'habitude de s'asseoir au premier rang. À la fin de la représentation, un clown venait lui offrir un ballot de paille, symbole de prospérité. Et Chaplin repartait chez lui, avec son ballot de paille... C'est en pensant à ça que j'ai choisi de recentrer l'histoire sur le personnage et le destin d'Eddy. Au début, à sa sortie de prison, le gardien lui dit une chose fondamentale : « Allez, faut que t'arrêtes de faire le clown maintenant ». Pour cette scène, j'ai fait installer un sas, de manière à ce que l'intérieur de la prison paraisse d'un noir total. Le dernier plan répond à ce début. Eddy est devenu un vrai clown, on le voit de dos entrer dans un cône de lumière éblouissante. Caroline Champetier a loué tout ce qu'elle a trouvé comme lumière en Suisse... Comment on passe d'un trou noir aux feux de la rampe : voilà l'histoire que j'ai voulu raconter avec ce film.

La profanation d'un cercueil se transforme donc par magie en hommage à la mémoire de celui qui l'occupe.

Bien sûr. Il y a ce tour de magie. Mais c'est moins irréel qu'on pourrait le croire. Ce n'est pas autre chose, au fond, que la vérité du monde du spectacle... Or je n'avais pas envie de parler directement du cinéma, pas envie qu'Eddy devienne un acteur, par exemple, même si le film parle de cinéma à travers Chaplin. Avec le cirque c'est encore de cela que je parle, et de moi aussi, d'une certaine façon, comme à chaque fois qu'on fait un film. Dans LE PETIT LIEUTENANT, chaque personnage tenait un peu de moi : le père de famille, le connard, le petit lieutenant... Je ne prétends pas d'ailleurs que ce soit conscient. Mais je vois un peu de moi dans le personnage d'Eddy. On m'a longtemps reproché de faire le clown, comme on dit. Aujourd'hui, j'ai l'impression que je continue, sauf qu'on m'applaudit pour cela. Le cirque sauve Eddy comme le cinéma m'a sauvé. Sans le cinéma, je ne sais pas où je serais aujourd'hui. Je ne suis pas le seul dans ce cas. Dans LA RANÇON DE LA GLOIRE, le cirque symbolise le pouvoir du cinéma, qui est aussi celui de tout art : offrir à la personne humaine le moyen de s'élever. Le cinéma et le cirque donnent accès à un monde sans autres limites que celles de l'imagination... Vous êtes assis, et soudain on vous projette au milieu d'une jungle en compagnie de Tarzan et d'animaux sauvages... C'est sublime. C'est aussi éphémère. Le cirque arrive quand il veut, il transforme la ville et puis il s'en va. Dans mon film aussi il débarque à

l'improvisiste. Il fallait que le spectateur soit dérouté par cette irruption, qu'il se demande ce qui se passe et où on en est de l'affaire du cercueil, qu'il ait même l'impression que cette histoire, je l'ai un peu oubliée en cours de route.

Aimez-vous aussi le personnage d'Osman ?

Bien que sûr que oui. Et heureusement ! C'est un peu le propos du film, d'exprimer la tendresse que j'ai pour ces deux personnages. À un moment, Eddy est assis sur un banc au bord d'un lac. Tout à coup, un singe apparaît. C'est une scène assez chaplinienne.

Est-ce lui qui ramène le singe au cirque ? Ou est-ce le singe qui l'y conduit ?

On ne sait pas. Disons que le hasard prend les choses en main. Je ne sais pas comment j'ai eu cette idée mais je devais y tenir car il n'est pas facile de faire entrer un singe en Suisse ! C'était une femelle, Tibie. Elle travaillait dans un cirque qui a brûlé. Lors de notre rencontre, je l'ai prise dans mes bras ou peut-être est-ce elle qui m'a pris dans les siens. J'ai ressenti quelque chose d'unique : ce n'est pas un animal, c'est un frère... Tibie m'a montré toutes ses dents : très impressionnant ! Les singes ont une grande force physique. En leur présence, il faut rester calme et parler tout bas. Ce qui, sur un plateau de cinéma, n'est pas facile.

Comment les scènes dans le cirque ont-elles été tournées ?

J'ai fait appel à un vrai cirque, très populaire en Suisse, le Cirque Nock. La grande difficulté consistait à trouver des équipements d'époque. Heureusement, le Cirque Nock a gardé son ancien matériel : les cages, les barrières, les camions, les loges... C'est Eugène, l'un des fils de Chaplin, qui m'a mis en contact avec eux. Il a été leur régisseur. Je l'ai trouvé tellement charmant que j'ai écrit un personnage spécialement pour lui.

La scène, dans le cirque, où Poelvoorde se bat au ralenti avec un autre clown a dû lui demander un gros travail de répétition.

Benoît n'a pas du tout répété ! J'avais compris qu'il ne serait pas facile de lui faire faire le clown. Il ne voulait rien voir, rien entendre. Quand j'ai vu ce numéro du cirque Nock, où les clowns jouent des mafieux et sont habillés en costard, sans nez rouge, sans pantalon à pois, je me suis dit que non seulement il était parfait pour le film mais qu'il rassurerait Benoît. Je lui ai fait parvenir une vidéo. Il n'a pas voulu la voir. Le jour prévu, les clowns ont fait le numéro devant lui. Il a regardé et il m'a dit : « d'accord ». Et nous avons tourné la scène. Je ne sais pas comment il a fait !



Pouvez-vous dire un mot de votre collaboration avec Caroline Champetier, qui est la directrice de la photographie de tous vos films depuis N'OUBLIE PAS QUE TU VAS MOURIR ?

Caroline pousse tout le monde à 150%. Si je change de programme à la dernière minute, elle trouve sans hésiter la solution. On dirait qu'aucune situation ne peut la dépasser, même une tempête de neige, comme à la fin de DES HOMMES ET DES DIEUX. C'est un roc. Et j'adore la regarder travailler.

Contrairement à vos précédents films, la musique est très présente, dans LA RANÇON DE LA GLOIRE.

Certains films en demandent. D'autres pas. LE PETIT LIEUTENANT n'en demandait pas. Dans DES HOMMES ET DES DIEUX, j'en ai ajoutée après m'être rendu compte de la dimension qu'elle revêtait dans la vie des moines. J'ai toujours su que LA RANÇON DE LA GLOIRE en demanderait beaucoup. On ne peut pas évoquer le fantôme de Chaplin sans musique. Elle avait une telle importance dans ses films... LA RANÇON DE LA GLOIRE est un film sur le cinéma. La musique est nécessaire pour décoller du fait divers et amener le spectateur vers la féerie. C'est dans cette perspective que j'ai pensé, comme une évidence, à Michel Legrand, que j'écoute en boucle chez moi depuis des années. Ma fille a deux ans et elle connaît par coeur les chansons de PEAU D'ÂNE. Je l'ai appelé, il a vu le film et nous a invités chez lui. Nous avons peaufiné le montage avec lui. Puis nous avons tout repris à zéro, scène par scène — Michel au piano avec un micro, enregistrant ses idées au fur et à mesure. Une fois le film fini, nous avons refait un tour, en remettant en question ce que nous avons trouvé. Puis je l'ai laissé seul travailler à l'orchestration.

La musique recouvre les dialogues, quand Eddy explique à Osman son plan, sous la pluie, commençant par cette belle réplique : « On va demander de l'argent à un ami ».

C'est une idée de Michel. Cela me permet de montrer quelque chose de chaplinien : du muet avec de la musique. J'ai dit à Michel que pour le début de la scène il me fallait une mélodie envoûtante, comme un serpent qui s'enroule autour des deux personnages. Je lui ai donné l'exemple du serpent qui siffle dans l'oreille de Moogli dans LE LIVRE DE LA JUNGLE... Il a trouvé tout de suite.

LA RANÇON DE LA GLOIRE est un titre à double entente qui résume bien le mélange d'irrévérence et de piété qui est au coeur de tous vos films et que chacun rend un peu plus manifeste, comme si chacun précisait cette articulation d'outrage et de sacré qui semble résumer votre vision de l'art.

Dans l'histoire d'Eddy, il y a quelque chose de magique qui me touche. Mon génie à moi a été Jean Douchet. Je ne sais pas ce que j'aurais fait si je n'avais pas eu la chance de le rencontrer. Je crois en effet que je reviens toujours à cette question : le salut et le deuil, être sauvé par l'art... J'ai l'impression que l'art élève. La beauté a un caractère sacré. Mais la beauté, on ne la trouve pas forcément dans ce qui est beau.

## CAST

Eddy Ricaart  
Osman Bricha  
Samira  
Rosa  
Noor  
John Crooker  
L'inspecteur  
Le jeune inspecteur  
Mademoiselle Chaplin  
L'intendant du cirque  
Monsieur Loyal  
Le collègue d'Osman  
Le médecin  
La secrétaire médicale  
Le procureur  
L'avocat Louis-Do

Benoît Poelvoorde  
Roschdy Zem  
Séli Gmach  
Chiara Mastroianni  
Nadine Labaki  
Peter Coyote  
Malataverne Xavier Maly  
Arthur Beauvois  
Dolores Chaplin  
Eugène Chaplin  
Xavier Beauvois  
Adel Bencherif  
Olivier Rabourdin  
Marilyne Canto  
Philippe Laudénbach  
De Lencquesaing

## CREW

Regie  
Drehbuch  
Musik  
Kamera  
Dekor  
Schnitt  
Ton  
Skriptgirl  
Casting  
Kostüme  
Make-up  
Premier assistant  
Leitung  
Produzent

Xavier Beauvois  
Xavier Beauvois, Étienne Comar  
Michel Legrand  
Caroline Champetier (A.F.C.)  
Yann Mégard  
Marie-Julie Maille  
Jean-Jacques Ferran, Eric Bonnard, Loïc Prian  
Agathe Grau  
Brigitte Moidon  
Francoise Nicolet  
Catherine Bruchon  
Guillaume Bonnier  
Thibault Mattei, Gaspard Hirschi  
Martine Cassinelli

## **FILMOGRAPHIE XAVIER BEAUVOIS**

### **REGIE:**

2014 LA RANÇON DE LA GLOIRE, Sélection Officielle Festival de Venise

2010 DES HOMMES ET DES DIEUX, Grand Prix du Festival de Cannes, Prix de l'Éducation Nationale, Prix du Jury Œcuménique, César du Meilleur Film

2005 LE PETIT LIEUTENANT, Sélection Officielle Festival de Venise

2000 SELON MATTHIEU, Sélection Officielle Festival de Venise

1995 N'OUBLIE PAS QUE TU VAS MOURIR, Prix Jean Vigo, Prix du Jury Festival de Cannes

1992 NORD

### **SCHAUSPIELER:**

2013 UN CHÂTEAU EN ITALIE von Valeria Bruni Tedeschi

2010 DE BON MATIN von Jean-Marc Moutout

2009 VILLA AMALIA von Benoît Jacquot

2005 LE PETIT LIEUTENANT von Xavier Beauvois

1999 LE VENT DE LA NUIT von Philippe Garrel

1998 DISPARUS von Gilles Bourdos

1996 PONETTE von Jacques Doillon

1995 N'OUBLIE PAS QUE TU VAS MOURIR von Xavier Beauvois